

Pauline Pucciano

2017

Goethe, « *Les Dieux eux-mêmes luttent en vain contre la bêtise* ».

## PROLOGUE

Notre héros, Alceste Drouet, avait entamé de longue date son grand-oeuvre, son oeuvre au noir : la cartographie de la sottise de ses contemporains.

Il avait bien sûr toujours bénéficié d'un large champ d'investigation dans sa propre famille, et tout d'abord dans sa famille d'origine. Tout enfant, à l'heure des pensées confuses et des sensations vives, il s'était éveillé à la profonde variété qu'offre ce fleuron de l'esprit humain. La sottise possède mille variantes, qui s'expriment à travers des teintes, des textures différentes ; elle porte mille fruits, tous amers, mais d'un goût subtilement nuancé. La sottise de sa mère, par exemple, différait essentiellement de celle de son père. Sa mère était capable de raisonnement logique, et pouvait par moments faire preuve d'une certaine finesse. Elle savait répondre intelligemment aux questions déconcertantes du petit Alceste, qui n'avait de cesse de demander pourquoi ; elle savait résumer une situation en quelques mots ; et organiser d'une manière assez satisfaisante l'intendance de la maisonnée. Mais son intelligence était de nature volatile, et avait pour propriété de s'évaporer en de certaines occasions, dont la plus remarquable était la colère – occasion fréquente, mais qui ne devait pas oblitérer totalement les autres facteurs d'évaporation, comme l'attendrissement excessif, l'inquiétude, la joie, ou la peur d'être en retard. Cette forme particulière de sottise était destinée, bien des années plus tard, à porter le nom de « sottise hystérique » - mais à l'époque de son enfance, bien sûr, la science d'Alceste n'en étant qu'à ses balbutiements, elle resta innommée.

Son père, quant à lui, était voué à devenir le saint patron de la « sottise benoîte » : il traversait la vie d'un pas tranquille, oublieux des précipices qui s'ouvraient sur sa route ; il s'était ménagé une petite mythologie intérieure, qu'il habitait confortablement, selon laquelle la vie était simple, se résumait à quelques préceptes qu'il ne manqua pas de

transmettre scrupuleusement à son fils, parmi lesquels on pouvait trouver pêle-mêle « Il n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions », « quand on veut on peut », « qui vole un œuf vole un boeuf », ou encore « le travail c'est la santé ». Son activité intellectuelle consistait donc la plupart du temps à rechercher, dans son catalogue de proverbes, enrichi de quelques citations, dont les plus piquantes étaient du Général De Gaulle, la formule adéquate à la situation qu'il était en train de vivre, ou dont il était témoin. Ainsi, il gratifiait la déchéance d'un chômeur de ses connaissances d'un : « L'oisiveté est mère de tous les vices », et les campagnes électorales d'un : « Les promesses rendent les fous joyeux », et se sentait quitte. La sottise benoîte, comme devrait l'observer Alceste s'exprime merveilleusement à travers les proverbes, qui en sont la forme verbale privilégiée, ce qui lui confère une apparence de sagesse tout à fait trompeuse, ainsi qu'une certaine poésie. Il s'agit d'une sottise continue, alors que la sottise hystérique, elle, est alternative – et le lecteur comprendra que les sottises continues sont plus usantes que les sottises alternatives ou sporadiques, de par leur caractère ininterrompu.

Au jardin de l'enfance, cependant, et dans l'ombre protectrice de ces deux rameaux parentaux, s'épanouissaient encore deux autres essences : la sottise du jouisseur, également appelée « sottise du chat », avait trouvé en sa sœur Marthe un support idéal. Marthe était restée in utero bien au-delà du terme, prouvant par là une certaine innéité de son caractère : la vie utérine, paisible et silencieuse, aquatique, obscure, ataraxique, lui plaisait tant qu'elle compensait pour elle l'exiguïté évidente de l'habitable ; et on dut bouter Marthe hors de la mère pour prévenir son annexion pure et simple. Marthe fut dès lors un bébé gourmand, placide, souriant, capable de rester plusieurs heures dans un rayon de lumière. Elle marcha et parla fort tard, n'en concevant pas l'utilité, et développa durant sa petite enfance une docilité et un bonheur exemplaires, qui ne furent contestés, pour dire le vrai, que par une institution scolaire étrangement préoccupée par ses capacités à calculer et à orthographier. Alceste conçut toujours une tendresse particulière pour la sottise du chat – une sottise douce, rassurante, et suffisamment silencieuse pour n'être que très

exceptionnellement irritante.

Son grand frère, Firmin, était lui affublé d'une forme beaucoup plus pernicieuse, et hélas fréquente, dite « la sottise de la brute ». Sottise continue dans l'inaptitude générale aux choses de l'esprit, mais sporadique dans ses accès aigus de bestialité violente. Firmin possédait une triste pierre philosophale, qui transmuait en violence physique la quasi-totalité de ses émotions : la frustration, la colère, la jalousie, certes, mais aussi la tristesse, le deuil, la peur, et des émotions plus positives comme l'amour ou le sentiment de toute-puissance. Firmin donnait des claques dans le dos quand il était content, et des coups de poing dans le nez lorsqu'il ne l'était pas ; il attrapait et plaquait les petites filles dont il était amoureux, et plaquait pour les cogner les enfants qui ne lui plaisaient pas ; il cassait des vases par maladresse dans la précipitation de son plaisir, et claquait des portes pour manifester sa furie. Il avait cassé deux pelles lorsqu'il avait fallu enterrer le chien, dans la rage de son amour en deuil. Firmin avait donc vécu dans un tapage continu – sa présence dans la maison était inmanquablement accompagnée d'un fond sonore de coups, de bris, de chocs, de claques en tous genres. Il parlait peu et faisait le désespoir de son père, qui ne comprenait pas comment le fruit avait pu tomber si loin de l'arbre, et qui répétait en hochant la tête d'un air philosophe : « Il faut bien que jeunesse se passe. »

Maintenant que le lecteur est familiarisé avec quelques unes des sottises fondamentales, il pourra aisément comprendre que l'interaction entre les diverses formes de sottise constitue en elle-même un sujet d'étude complet. On notera, par exemple, que la sottise du chat se singularise par son absence d'interaction avec les autres sottises : c'est une sottise solitaire. La sottise benoîte tend, elle, à s'assembler à d'autres sottises benoîtes : c'est une sottise grégaire. La sottise hystérique et la sottise de la brute, elles, sont manifestement explosives lorsqu'elles rentrent en contact ; et provoquent des précipités de cris, de larmes et de scènes domestiques : ce sont des sottises incompatibles.

Il comprendra également le fond du caractère d'Alceste, en devinant que cette

sensibilité particulière à la sottise avait développé chez lui une ardente inimitié envers elle. Il s'en fit une ennemie, dès l'enfance, et pour toute sa vie, comme on se drapait d'un uniforme qui vous collera à la peau. Quel autre métier eût-il pu choisir, que celui d'enseignant ? Enseigner n'était pas une vocation chez lui, mais un destin.

Ô soldats sans grade d'une guerre sans gloire ! Combattants méconnus et méprisés ! Alceste avait épousé la fonction d'instituteur dans toute la naïve fidélité de sa jeunesse ; il avait rêvé des rêves de bois, d'encre et de craie, où il pourrait remporter de continuelles victoires sur la sottise des enfants – qu'il forcerait à reculer, à se tapir, à étouffer, roulée sous le feu superbe d'une mitraille de mots, d'équations et de dates... Il imaginait l'esprit de l'enfance libéré, *reconnaissant* envers son libérateur. Il obtint, conquérant, le concours du professorat des écoles. Et il tomba, confiant, la fleur au fusil, dans le piège innommable de l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres.

Il fallut peu de temps à Alceste, qui était un esprit fort et rapide, pour comprendre la situation étrange et kafkaïenne dans laquelle il s'était fourré. L'IUFM n'était autre chose que le Quartier-Général de la Sottise, et une armée de pédagogues plus ou moins gradés, qui tous étaient vendus à l'Ennemie, officiaient là dans une haine farouche de toute forme d'intelligence, d'indépendance et de conscience. Il reçut, avec la cohorte des autres recrues, le matraquage perpétuel des Commandements. *Tu ne contraindras pas l'enfant. Aucun savoir tu ne transmettras. Aucune activité abstraite tu ne feras. Des bons élèves tu ne t'occuperas pas.* Alceste, aiguillé par sa combativité native envers la force qui tentait de le circonvenir, résista. Il connut les sanctions disciplinaires, les menaces, les convocations arbitraires, les séances d'autocritique. Il apprit à se taire, et à adopter le masque de la Sottise – ce qui lui permit de survivre dans ce milieu hostile. Il dut boire, comme tous les autres, et jusqu'à la lie, l'amer breuvage, le philtre décérébrant que l'on fait ingurgiter de force, et parfois à l'entonnoir, aux jeunes enseignants. Les quatre principes, précédemment cités, y sont vaguement réchauffés dans une marmite infernale, où bouillonnent des restes de Rousseau, des lambeaux de Dolto, des sucres de Montaigne et

des morceaux épars de Bourdieu. Alceste conçut d'abord de la compassion pour ces grands esprits hideusement réduits en bouillie, puis il vit avec horreur ses camarades, malheureuses victimes de son ennemie, le corps et l'esprit suspendus par ce poison. Il les regarda sombrer, perdre tout bon sens, se mettre à culpabiliser à tout propos, à réfléchir à chaque consigne prononcée, à chaque punition donnée, passer des nuits blanches pour préparer trente minutes de cours préparatoire, et, comme des pécheurs à confesse, ramper devant leur inspecteur, exsudant une terreur intime et un besoin dégradant de pénitence, se laisser humilier, exécuter sans broncher les calvaires absurdes qu'on leur imposait, se trainer à genoux, honteux de leur savoir, honteux d'avoir par mégarde essayé de le transmettre, et promettant de ne plus le faire, jamais. Tous tombèrent, et, seul, Alceste, grâce à sa connaissance intime de l'ennemie sournoise qui régnait en maître en ce lieu dépravé, parvint à se sortir indemne de l'épreuve.

Il en tira un grand profit pour sa science, et ce fut à cette époque qu'il mit au point les concepts précis de la Sottise Dogmatique, dont le lecteur doit être familier, car elle est l'une des plus fréquentes, et de la Sottise Administrative ( qui consiste à accorder, contre toute logique, plus d'importance aux dossiers qu'à la réalité, aux discours qu'aux actes, et qui se double souvent d'un respect excessivement pointilleux des règlements). Ces deux formes de sottise se conjuguent en ce sublime spécimen : la sottise du Pédagogue. Sottise magnifique, et appréciée des experts, car elle est pour ainsi dire l'hybridation, difficile mais ô combien fertile, de deux principes étrangers, voire contradictoires. Le Pédagogue, en effet, cumule la fièvre délirante du fanatique, et le rigorisme chefaillon du fonctionnaire. Il prône une éducation presque libertaire, tout en pratiquant un management tatchérien. Il ne voit pas d'incohérence dans le fait d'acculer un enseignant à la dépression pour le punir d'avoir donné dix lignes à copier à un élève.

Le récit des mésaventures d'Alceste à l'Education Nationale pourrait occuper largement un volume complet. Qu'il suffise au lecteur de savoir qu'après plusieurs années d'un combat difficile, où Alceste essuya sans se plaindre les tirs croisés des enfants, des

parents et des pédagogues, il décida de désertir l'enseignement primaire.<sup>1</sup> Après une mise à pied temporaire, les autorités rectORAles décidèrent qu'Alceste serait plus à même d'enseigner dans le secondaire, en vertu de son enseignement jugé – le mot honteux était prononcé – *magistral*. On ne reproche pas à une danseuse d'être gracieuse, ou à un footballeur d'être sportif. Mais, en ce pays, on jette l'opprobre aux maîtres magistraux.

Le lecteur, qui à ce stade de sa lecture, désire sans doute plonger dans un véritable récit, se lasse peut-être de cette ample introduction. Qu'il ne s'impatiente pas. Qu'il comprenne que pour saisir pleinement Alceste Drouet, après avoir brièvement présenté son enfance et sa carrière, on ne peut faire l'impasse sur un autre chapitre de sa vie : son mariage. Cette expérience, déjà révolue à l'heure où le récit commence, fut assez douloureuse. Alceste avait rencontré sa femme Julie lors d'une soirée d'étudiants.

---

1 Ce fut le jour où une Conseillère Pédagogique – sorte de monstre itinérant, jeté dans les écoles pour y semer le désordre et la terreur – lui avait dit d'un air très sérieux :

- Votre manière d'enseigner est terriblement magistrale... Pour la conjugaison, vous croyez que ça a du sens pour les enfants, la façon dont vous abordez les temps ? Mais non, voyons. Rendez la leçon attractive, faites les rentrer dans un projet. Tenez, pourquoi ne pas tracer une grande marelle de la conjugaison dans la cour ? Hein ? Avec des cases « plus que parfait », « imparfait »... Et puis vous organisez un jeu, et les enfants sautent de case en case. . Vous ne pensez pas que ce serait une leçon beaucoup plus vivante ?
- Une marelle de la conjugaison, oui, bien sûr ... avait répondu Alceste, qui se contenait à grand peine.
- Il n'est pas recommandé non plus de raconter l'Histoire aux enfants... L'Histoire, c'est terriblement abstrait, ça ne leur parle pas. Un enfant qui ne manipule pas ne comprend rien, vous savez. Faites leur mimer les scènes historiques, ça c'est innovant ! Ne les assommez pas avec des dates, les dates n'ont pas de sens pour eux.
- Mimer les scènes historiques ? avait répété Alceste. Vous voulez qu'on mime dans la classe le massacre de la Saint Barthélémy ? Ou bien la guerre des tranchées peut être ? Ou la décapitation de Louis XVI ?
- Je vois que vous êtes très fermé, monsieur Drouet, très replié sur vos pratiques...

Et là, Alceste avait éclaté. La grande colère qui couvait en lui depuis sa prise de fonctions avait enfin anéanti le barrage qu'il s'imposait à lui-même.

- Tous les conseils que vous me donnez, et que vous pouvez vous garder dorénavant, parce que je ne les suivrai jamais, consistent à faire en cinq ans ce que moi, je fais en six mois. J'ai une question : vous prenez vraiment les enfants pour des imbéciles, ou bien c'est pire, et vous savez pertinemment que toutes ces conneries aboutissent à des élèves analphabètes, et vous organisez sciemment le naufrage de toute une génération... Eclairiez-moi, je n'arrive pas à trancher : vous êtes juste complètement abruti, ou bien vous êtes cynique ?

Cette mercuriale, qu'Alceste ne regretta pas, tant elle lui procura de plaisir, eut finalement un effet paradoxalement positif, la sottise du système jouant parfois contre lui-même, et en faveur de ses ennemis.

Les débuts furent banals, c'est-à-dire agréables mais raisonnables. Julie était fort jolie, elle avait l'esprit délié, des connaissances sur beaucoup de sujets ; elle venait d'une famille bourgeoise où l'on brillait par la faconde et l'entregent. Alceste tomba amoureux de la beauté de Julie, puis se laissa séduire par son milieu, où l'on savait tenir salon, où l'on avait le verbe haut, coloré, et des idées qui paraissaient originales la première fois qu'on les entendait. Rien ne parut stupide à Alceste durant les premiers mois – peut-être à cause d'une complaisance coupable, ou d'une atteinte bien pardonnable de ce qu'il appelait lui-même la Sottise des Amoureux.

Il est difficile de donner une date précise à l'apparition des premiers doutes de notre héros. Il commença par analyser le petit cercle familial et amical dans lequel évoluait Julie, et en découvrit bientôt les travers et les ressorts. Le vernis était brillant, uniforme, mais superficiel. Les bons mots étaient souvent tirés de livres, et les idées, d'articles. On critiquait quand on ne savait pas quoi dire, ou bien l'on prenait le contrepied de l'avis général, par habitude. En creusant, Alceste finit par découvrir quelques principes de base, et quelques stratégies assez peu variées, qui formaient toute l'armature de ce brillant artifice. Dès lors, il ne put s'empêcher de se livrer à l'analyse de sa propre épouse. Il lutta, plusieurs années, contre ce terrible penchant. Lorsqu'elle allait émettre une idée, ou un avis, il ne pouvait s'empêcher de l'anticiper, et, chaque fois, la réalité confirmant ses prévisions, il ressentait un agacement prodigieux, mêlé de la vanité désagréable d'avoir percé à jour un secret. Il eut l'impression, pendant ces années, de vivre aux côtés d'un androïde dont il aurait décelé la vraie nature ; Julie était convenue, prévisible dans tout ce qu'elle disait, elle ne l'étonnait jamais, n'allumait jamais sa curiosité, et sa conversation devint au fil du temps si ennuyeuse pour Alceste qu'il prit la décision de divorcer. On ne dit pas assez aux jeunes gens que pour tenir quarante ans de mariage, la vraie qualité d'un conjoint est la profondeur de sa conversation, l'originalité de sa vision, le renouvellement permanent de ses idées. Un couple, ça parle, et on ne passe pas quarante ans à parler de la pluie et du beau temps.

Sa décision ne fut jamais admise par Julie, qui aimait sincèrement Alceste et ne se remit jamais vraiment de cette séparation. Elle reporta son amour bafoué sur leur fils, Michel, qui avait treize ans au moment du divorce, et qui connut quelques années de garde alternée. Michel avait bénéficié de tous les avantages de la naissance et de l'éducation ; il excellait en beaucoup de domaines et son père le considérait comme la plus grande consolation de sa vie – du moins, avant l'entrée dans cet âge barbare et farouche, où s'abîment les plus grands esprits, et qu'on appelle plus communément l'adolescence.

Voilà. La patience du lecteur mérite récompense, et nous allons la lui donner : une liberté rare, celle du metteur en scène. Plutôt que de broser en quelques mots une physionomie imaginaire, trop souvent floue, ou démodée, nous invitons le lecteur à choisir, pour ce rôle, l'acteur de son choix. Qu'il soit entre deux âges, et que son visage se prête à l'ironie, sont les seules indications que nous lui donnerons. Le lecteur qui choisira un physique aquilin comme celui de Vincent Cassel, par exemple, donnera plus de profondeur mystérieuse à Alceste Drouet. Celui qui optera pour Jean-Pierre Bacri, en revanche, fera le choix d'un Alceste Drouet bougon et facilement exaspéré. Un Jean Rochefort donnerait du panache et de l'excentricité. Un Humphrey Boggart, une note d'élégant désespoir. (Le lecteur, dans sa liberté, peut également choisir un acteur non professionnel, comme son père, son frère, un professeur, un voisin...)

Et, à présent qu'il a un visage et une silhouette, retrouvons Alceste Drouet, à Paris, boulevard Magenta, par une pluvieuse après-midi du mois de mars 2013.

## CHAPITRE UN : 2013

C'était l'un de ces jours maudits où les tracasseries et les contrariétés se multiplient comme par un sombre enchantement ; Alceste avait oublié son parapluie en salle des professeurs et il se mit bien sûr à pleuvoir juste au moment où il sortait du métro. Ajoutons qu'il avait enduré pendant neuf stations la conversation animée d'un groupe de jeunes – si tant est que l'on puisse toujours nommer conversation un échange verbal sans sujet défini, réduit à un commentaire permanent de l'événement – ici, le spectacle des quais et des affiches publicitaires remplaçait l'écran de télévision, mais le principe restait le même : il s'agissait de formuler en vrac des remarques ( « t'as vu la vieille ? »), des critiques ( « il est chelou ») ou simplement des constatations ( « il y a un ticket gratuit à Eurodisney jusqu'au 26 »). Alceste, pour être tout à fait honnête, ne méprisait pas tant le procédé en lui-même, que le pauvre usage qui en était fait. Il lui arrivait fort souvent, en effet, surtout avec son ami Achir, et parfois avec son fils Michel, de s'installer à la terrasse d'un café, côte à côte avec son comparse, dans le seul but de se livrer à une observation amusée des passants. Ce passe-temps, bien connu des parisiens, a ses amateurs et ses professionnels ; et Alceste, sans fausse modestie, y était passé maître. La foule parisienne, extraordinairement variée et cosmopolite, constitue pour le naturaliste un échantillon foisonnant et toujours renouvelé. Il passe, sur les trottoirs des grands boulevards, plus de caractères humains que dans la Comédie Humaine ; des archétypes dont il est facile de reconnaître le métier, les idées politiques, et la situation de famille, rien que par la démarche et l'habillement ; mais aussi des personnages outranciers, ou mystérieux, des vieillards qui parlent tout seuls, de belles jeunes femmes en larmes, des enfants facétieux et solitaires, des étrangers en grand costume, des costauds patibulaires... C'était pour Alceste une occasion rêvée de voir les diverses incarnations de toutes ses sottises répertoriées. « Tiens, faisait-il remarquer à son complice – vois ces deux commerciaux, en chaussures pointues et pantalon rayé. Celui de gauche me paraît

être un exemplaire de Sottise Bavarde, je suppose qu'il est en train de raconter un incident de sa journée de travail, et celui de droite... Je ne sais pas, je dirais : Sottise Benoîte ? » Quelques secondes d'observation permettaient d'affiner ou d'infirmier le jugement, qui devait être rapide, synthétique – un regard d'aigle posé sur des mulots. La stimulation intellectuelle venait à la fois de la variété des échantillons – variété qui pouvait se retrouver à Londres, par exemple, mais pas à Rome, car toutes les capitales ne sont pas également brassées – et du caractère fugitif de leur passage. Leur histoire, leur essence, devaient être captées comme un parfum, au débotté – parfois des bribes de conversation, un livre dépassant d'une poche, un sac provenant d'un magasin, donnaient de précieux indices. Parfois, le mystère restait impénétrable.

Mais aujourd'hui, point de terrasse. La pluie sale, chargée de tout le gris du ciel, s'insinuait jusqu'au fond de l'âme, en passant d'abord par le crâne dégarni et le cou. Alceste regardait à peine où il marchait, adoptant la démarche pressée et mécanique du parisien fatigué, qui décourage les éventuelles tentatives de conversation des touristes, des mendiants et des flâneurs en quête d'aventure. Il arriva devant la porte de son immeuble, dut taper plusieurs fois le digicode à cause de l'usure du 8 qui s'enclenchait une fois sur trois, et finit par arriver chez lui.

Son appartement était, comme les trois quarts des logements trop petits, surencombré. La chambre contenait à grand peine son lit, ses vêtements, et ses classiques français. La salle de bain, qui devait faire moins de deux mètres carrés au sol, lui évoquait une sorte de tombeau vertical, où la douche avait des airs de cercueil de verre. Le salon, légèrement plus spacieux, mais mangé au quart par le coin cuisine, présentait deux physionomies différentes, tout comme une maison peut offrir un visage riant en été, toutes fenêtres ouvertes, dans le parfum des roses, et un autre maussade en hiver. La première était la physionomie « bien rangée », configuration dans laquelle tous les objets avaient miraculeusement trouvé leur place, calculée au millimètre près : une certaine impression de confort, d'harmonie et même d'espace pouvait alors se dégager de

la pièce. La seconde était la physionomie « mal rangée », de loin la plus fréquente, dans laquelle on marchait à grand peine parmi des entassements de livres, de papiers et de copies d'élèves. Aujourd'hui, bien sûr, le salon était si mal rangé qu'Alceste ne sut pas où poser son manteau – les patères derrière la porte d'entrée étant par vocation surchargées de plusieurs couches de vestes et de blousons, il était toujours extrêmement difficile d'y placer le manteau de saison, qui séjournait en général sur le dos d'une chaise, dégageant en même temps qu'une subtile odeur de laine mouillée, une note supplémentaire de bohème et de précarité. Les (rares) invités, quant à eux, étaient condamnés à garder sur leur chaise leur attirail au grand complet ; sacs à main, écharpes, manteaux, chapeaux, et tous ces objets qui deviennent invisibles dans les vastes demeures, et qui sont si cruellement encombrants dans les F2 parisiens.

Alceste ouvrit la fenêtre pour aérer, puis la referma presque tout de suite, à cause du bruit de la rue. Il se sentait humide et songea que Paris sous la pluie était vraiment insupportable. Après une douche et une consultation de ses mails, son téléphone et sa porte d'entrée se mirent à sonner en même temps ; et après un coup d'oeil au téléphone, qui lui apprit que l'appel provenait de son ami Achir, il décida d'ouvrir la porte.

– Tiens, Madame Grison !

La petite vieille qui sonnait à sa porte, malgré son sourire timide et son air de s'excuser en permanence, était un vieux singe à qui l'on n'apprenait pas à faire la grimace. Il était hors de question de réussir à la faire partir avant d'avoir accédé à ce qu'elle désirait – le remplacement d'une ampoule, un œuf, un brin de conversation, ou quoi que ce soit qui lui passât par la tête.

– Ah, monsieur Drouet, veuillez m'excuser de sonner comme ça chez vous...

– Mais vous ne me dérangez pas du tout, Madame Grison, comment allez-vous ?

– Oh, à mon âge, mon petit Drouet, on va comme on va...

– Notez qu'au mien, ce n'est pas très différent, fit remarquer Alceste.

Elle eut un petit rire perlé de chèvre asthmatique et Alceste regretta immédiatement

d'avoir tenté cette dangereuse pointe d'humour.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Madame Grison ?
- Oh, à mon âge... On ne peut plus rien faire pour moi !
- Allons, allons, Madame Grison, vous avez bien une idée en tête en sonnant à ma porte, non ?
- Ah oui, mon Dieu, j'avais presque oublié... Mais ça fait tant de bien un petit brin de conversation, à mon âge... Je voulais vous demander s'il vous était possible d'aller me chercher un petit quelque chose à la pharmacie ?

La fenêtre du palier, comme par un fait exprès, se mit à trembler sous le coup d'une rafale de pluie.

- Mais avec plaisir, Madame Grison, je me disais justement que le temps était agréable pour une petite balade.
- Oh, ce temps, n'est-ce pas ? C'est une catastrophe, hein ? Tout est détraqué de nos jours.
- Eh oui, eh oui... Qu'est-ce qu'il vous fallait, à la pharmacie ?
- Oh, j'ai mon ordonnance, là, et puis ma carte vitale...

Madame Grison entreprit de fouiller ses nombreuses poches de ses mains tremblantes et Alceste entendit son téléphone sonner à nouveau.

- Entrez, Madame Grison, entrez, je dois répondre au téléphone.
- Oh, je ne veux pas vous déranger, dit-elle en s'engouffrant à l'intérieur, dévorée de curiosité.

La petite vieille avait arrêté de chercher sa carte vitale et regardait d'un œil plutôt vif l'intérieur d'Alceste, dont il eut le temps d'avoir honte avant d'attraper son téléphone.

- Ne faites pas attention au désordre... Allo ?

La conversation avec Achir fut rendue difficile par les interruptions incessantes de Madame Grison, qui parlait d'une voix très haute, comme si Alceste était dans une autre

pièce, et comme s'il n'était pas déjà lui-même en train de parler.

- C'est très gentil, chez vous.
- Oui, Achir, je suis avec la voisine, là...
- Mais un homme, hein, ça n'aime pas vivre seul !
- Oui, si tu veux, oui, ça me fera le plus grand bien.
- Tous ces livres ! Vous les avez tous lus ?
- Elle n'arrête pas de parler, là, je te quitte.
- Vous savez qu'il y a une dame qui fait le ménage, au troisième ?
- A tout à l'heure... Une dame qui fait le ménage ? Peut-être, je ne sais pas.  
Pourquoi ?
- Oh, moi, ce que j'en dis... C'est tout de même plus facile pour un homme seul d'avoir quelqu'un qui lui fait son ménage.

Alceste jeta un œil vers la porte d'entrée grande ouverte et comprit qu'il n'y avait plus moyen maintenant de la faire reculer jusqu'au palier.

- Madame Grison, et cette carte vitale, alors ?

Mais Madame Grison s'était emparée d'une copie d'élève, avait chaussé ses lunettes en écailles qu'elle gardait autour du cou, et lisait avec une muette expression d'horreur.

- C'est en quelle classe, ça, mon petit Drouet ?
- En première.
- En première, oh dites donc... Oh là là. Oh là là. C'est catastrophique, hein ? Les jeunes ne savent plus écrire.
- Eh oui, Madame Grison, c'est comme le temps, tout se détraque.
- Oh là là... Un « bouquet missaire », gloussa-t-elle en épelant. Dites donc. De mon temps, c'était 5 fautes zéro, vous savez...
- Oui, je sais.
- Eh bien je peux vous dire que je n'ai que mon certificat d'étude, mais je n'ai jamais

fait une faute d'orthographe !

- Eh oui, madame Grison, c'est compliqué.
- Si vous voulez mon avis, ce n'est pas compliqué, mon petit Drouet, c'est une question de fermeté ! Les jeunes se croient tout permis, de nos jours, ils sont d'une arrogance !

Alceste commença à sentir sa patience s'éteindre. Il voulait bien aller chercher un médicament à la pharmacie sous une pluie battante alors qu'il venait de prendre sa douche, mais il ne supporterait pas une litanie de sottises. Pas maintenant. Pas après six heures de cours. Pas la Sottise Sénile après la Sottise Juvénile. Il allait devenir fou.

- Madame Grison je ne voudrais pas être impoli, mais j'ai un rendez-vous dans pas si longtemps que ça, et si vous voulez que j'aille chercher vos médicaments...
- Ah oui, bien sûr... A mon âge, vous savez, on a tout son temps, alors on a tendance à bavarder....
- Et à mon âge, c'est justement ça qui manque, vous voyez : le temps. La vie est mal faite !
- Ah ça ! C'est toujours ce que disait feu mon mari.

Alceste sourit intérieurement en diagnostiquant chez feu Monsieur Grison le symptôme d'une probable sottise benoîte.

- Ce sont les meilleurs qui partent les premiers, renchérit-il.
- A qui le dites-vous ? Ah, là voilà, cette carte vitale. De mon temps, on n'avait pas autant de cartes, ce n'était pas tout un tralala pour aller chez le docteur.
- Mais là vous ne payez rien, Madame grison, c'est tout de même un avantage... Bien, cela dit, le temps passe, l'heure tourne...
- Oui, oui, allez-y Monsieur Drouet, je ne vous retiens pas...

Alceste, qui voyait que tout en disant cela elle n'amorçait nul mouvement vers la sortie, se

permet de la prendre par le bras pour la guider. Il fut surpris par son manque de consistance, sa légèreté, comme s'il n'y avait plus qu'une chair molle sur des os poreux.

La pharmacie n'était pas loin, mais la pluie avait redoublé, et le temps d'y arriver, Alceste fut à nouveau trempé. Il dut enjamber un SDF qui se recroquevillait contre une porte cochère, une capuche rabattue sur le visage. L'homme parlait tout seul, comme beaucoup d'abandonnés dans les grandes villes. Alceste ralentit légèrement pour entendre ce qu'il disait.

- Un jour, marmonnait-il, je prendrai un couteau et je planterai n'importe qui, le premier venu, et on me mettra en taule, et là, j'aurai enfin des vêtements propres, un lit, et de quoi bouffer.

Alceste fut saisi par la justesse, l'évidence de ces quelques mots. Il avait lu récemment qu'au Japon, des vieillards sans le sou organisaient de semblables meurtres gratuits pour finir leur existence en prison. Il sortit de sa poche une poignée de billets et de pièces, peut être une vingtaine d'euros en tout.

- Tenez, dit-il à l'homme, trouvez-vous une chambre quelque part.

L'homme leva les yeux et le fixa d'un air goguenard.

- 18 euros cinquante, hein ? C'est le prix de ta conscience ?

Alceste se sentit rougir. Un mélange d'émotions singulières se précipitait en lui : la vexation, la peur, la honte, la compassion, et aussi un brin de colère. Mais la rue l'aspirait comme un tapis roulant ; à Paris, on ne s'arrête pas pour parler avec un SDF qui vous a fugitivement troublé. On suit l'invisible chemin qu'on s'est tracé d'avance, dans le dédale du labyrinthe infini. Ceux qui s'écartent de cette règle prennent des risques. Cela peut être très poétique, et rappeler Nadja d'André Breton. Cela peut être très sordide, et finir par un viol. On ne sait jamais sur quoi on peut tomber – et la seule façon de ne tomber sur rien est de ne pas sortir de son sentier.

Achir Amri était l'un des plus vieux amis d'Alceste, et peut être le seul.

Ils s'étaient renoutrés à l'université, sur les bancs de la Sorbonne, et avaient éprouvé cette connivence immédiate, profonde, de deux esprits parfaitement accordés, que les mêmes choses faisaient rire, et que les mêmes choses indignaient. Les parents d'Achir étaient des intellectuels algériens, qui avaient milité pour le FLN, et qui avaient dû renoncer, la mort dans l'âme, à leur patrie enfin libre, lorsque le gouvernement indépendant avait commencé les purges. Ils avaient naturellement trouvé refuge en France, et avaient vécu là, déclassés, observant de l'extérieur le naufrage du rêve qu'ils avaient nourri pour l'Algérie. Ils avaient suivi, à la télévision française, le tremblement de terre, les massacres du GIA, les élections. Achir avait été élevé, comme ses frères et sœurs, comme un prince exilé, conscient de sa noblesse, mais aussi de son insignifiance. On lui avait dit qu'il lui faudrait faire ses preuves. On lui avait transmis un héritage riche, mais on lui avait aussi inculqué l'amour de la France dans laquelle il grandissait, et dans laquelle il avait toujours été capable de trier le bon grain de l'ivraie. Achir maîtrisait l'arabe littéraire, il était un spécialiste des croisades, de l'antiquité assyrienne, des guerres coloniales, des Mille et Une Nuits, d'Averroès. Il connaissait par cœur le détail de la guerre d'Algérie et lisait régulièrement des auteurs turcs, libanais, iraniens. Mais il aimait aussi Baudelaire, Balzac et Proust, il écoutait toutes sortes de musiques, et se sentait parisien, jusqu'au bout des ongles. Il travaillait à l'Institut du monde arabe, dans la préparation des expositions temporaires. Sa femme, Meriem, était un cadre administratif supérieur et travaillait au ministère des Affaires Sociales. Ils n'avaient pas réussi à avoir d'enfant.

Quand Alceste arriva chez eux, vers 19h00, Achir était seul, et Pamphile en éprouva une sorte de soulagement. Il avait toujours été mal à l'aise avec les relations de groupe, qui pour lui commençaient à trois, et qu'il jugeait incompatibles avec une véritable conversation.

Quand il fut assis dans le bel appartement, où les réminiscences de l'orient flottaient subtilement parmi un désordre intellectuel universel et, pour ainsi dire, transcontinental, devant une bière glacée, Alceste se sentit mieux.

- Alors, quelle est ta préoccupation du jour ? lui demanda Achir.

- Je dois dîner tout à l'heure avec Michel et sa nouvelle copine, dit Alceste. Cerise. Déjà, le nom est tout un programme...

- Et ?

- Je crains le pire, bien sûr, d'autant que ça a l'air sérieux.

- Ta journée ?

- J'ai fait passer des oraux blancs plutôt consternants. À base de : " En définitive, nous pouvons dire que l'auteur a cherché à faire passer un message à travers son texte".

Alceste venait d'imiter à la perfection l'intonation de l'adolescent grandiloquent qui parle pour ne rien dire. Achir sourit.

- Sottise verbeuse, c'est ça ?

- C'est une plaie, crois-moi. Mais je comprends bien qu'ils n'en sont pas totalement responsables... La télé leur montre l'exemple. On donne la parole à n'importe qui, maintenant, pourvu qu'il n'ait rien à dire. Les sportifs, les vieilles villageoises de la France profonde qui ont été bloquées par la neige, les acteurs, les automobilistes, les consommateurs... Du coup, les élèves croient que le langage sert à meubler.

- Triste époque... Je faisais des recherches sur le site de l'INA l'autre jour, et j'ai regardé pas mal d'émissions de 60-62. Plusieurs choses m'ont frappé, et notamment la pureté et la richesse de la langue employée à la télévision de l'époque, et le niveau intellectuel des émissions. On invitait Duras, Lévi Strauss, Iankelevitch.

- Tu ne vas quand même pas être nostalgique de la France Gaulliste ?

- Non, dit Achir, mais c'est un signe de décadence, cette dégradation du langage officiel. Le langage est le véhicule de la pensée, aucune civilisation ne peut survivre à un recul du langage.

- Eh bien en tout cas, il recule. On écrivait la Recherche au début du siècle dernier. Y a-t-il quelque chose du même calibre aujourd'hui ?

- Je ne sais pas, mais j'en doute. Peut être ailleurs, pas en France.

-Peut être.

Le téléphone d'Alceste sonna à nouveau; son fils Michel l'attendait déjà au restaurant, ils étaient en avance.

- Je vais être obligé de vider ma bière cul-sec, dit Alceste. Mes devoirs de beau-père m'attendent...

Achir prit, quant à lui, une petite gorgée de bière.

- Tu es toujours en train de courir, observa-t-il.
- Et toi, tu es toujours assis chez toi à siroter une bière, comme un mauvais musulman...

Achir sourit.

- A plus tard, Alceste, et sois indulgent avec cette pauvre fille.

Indulgent, bien sûr, le lecteur l'aura compris, Alceste ne l'était guère. Il avait même fait profession de sévérité, et les quelques rares personnes qui trouvaient grâce à ses yeux en éprouvaient une certaine fierté. Ils devaient se retrouver dans un petit restaurant en face de la fontaine Stravinsky – Alceste ralentit le pas, inconsciemment, réchauffé par les rayons du soleil vespéral qui avait réussi à percer les nuages, et par l'atmosphère étrange, à la fois médiévale et futuriste, de ce quartier qu'il aimait particulièrement. Il n'y avait qu'à Paris qu'on mettait une énorme tête de pierre en face d'une façade gothique, ou une pyramide en verre au centre de la cour du Louvre. La fontaine Stravinsky, les colonnes de Buren, étalaient le même goût baroque et syncrétique pour le mélange de genres. Il fallait de l'audace esthétique, et une compréhension profonde de ce qu'on pourrait appeler "l'esprit de la ville" pour oser de telles associations.

Alceste en était là de ses réflexions lorsqu'il aperçut Michel, sur son trente-et-un, c'est-à-dire avec un T-shirt des Beatles et une écharpe baba cool, qui se levait à-demi pour attirer son attention. Alceste était légèrement myope, ce dont il se félicitait depuis qu'il était également légèrement presbyte et que ces deux défauts conjugués s'annulaient. La table pour trois était ridiculement étroite, et Alceste dut non seulement rentrer le ventre mais s'excuser de multiples fois avant de réussir à se carrer dans sa chaise, dont il se promit de ne pas s'extirper avant la fin du repas, quelque que pressante que fût sa vessie escagassée par la bière. Michel avait un air amusé qui signifiait "Débrouillez-vous, je ne ferai pas les frais de la conversation", qu'Alceste perçut immédiatement. Il tenta de lui faire les gros yeux pour le faire changer d'avis mais cela n'eut pour effet que de rendre Michel encore plus goguenard.

– Eh bien, Cerise, je suis ravi de vous rencontrer, dit Alceste.

La jeune fille ressemblait affreusement à une élève – non pas à une élève en particulier, mais à toutes les élèves - elle en avait l'âge, la tenue vestimentaire, le maintien. Elle gloussa en regardant Michel à la dérobée.

– Moi aussi, Monsieur Drouet, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Mais vous pouvez me tutoyer...

– Ah non, j'ai horreur de ça. Et puis, je sais que là, je devrais prendre un air sympa et dire "Mais ne m'appellez pas Monsieur Drouet, appelez-moi Alceste", mais en fait je préfère le nom de famille, si ça ne vous dérange pas.

– Ah mais pas du tout, dit Cerise, très à l'aise. J'ai un total respect pour ce genre de manies.

– J'ai déjà expliqué à Cerise que tu avais un caractère difficile, des manies, et notamment celle de classer les gens selon leur type de sottise.

Pamphile hochait la tête plusieurs fois.

– Ah bon, tu as fait ça ? C'est très exagéré, mademoiselle, et Michel n'aurait pas dû vous mettre mal à l'aise...

- Mais pas du tout ! coupa-t-elle. Je trouve ça très excentrique, très pittoresque !
- C'est ça, en fait, l'idée. Je suis pittoresque.

Ils échangèrent un petit rire. Cerise héla la serveuse avec une efficacité redoutable, qui trahissait soit une enfance passée dans les cafés, soit une forme de génie pour attirer l'attention.

- Je suis épaté, dit Alceste. D'habitude, je mets à peu près une demi-heure à arriver à héler les serveurs, vous voyez. Je les fixe, je les appelle mentalement, mais leur regard me traverse comme si j'étais un fantôme, ou bien ils tournent la tête juste au mauvais moment, et quand je les appelle, je veux dire, avec ma voix, c'est en général juste assez fort pour déranger les voisins, mais pas assez pour qu'ils m'entendent. Et je dois toujours m'y prendre à plusieurs fois, c'est un vrai cauchemar. C'est pour ça que je vous tire mon chapeau. Du premier coup, comme ça, d'un air très naturel. Bravo.

Michel riait silencieusement du numéro de son père, mais Cerise ne l'écoutait que d'une oreille. Alceste l'observa; elle devait avoir 18 ans, mais elle se comportait avec l'aisance, la sûreté de soi de quelqu'un de beaucoup plus âgé. *Suspicion de suffisance*, songea Alceste, qui souhaitait pourtant lui laisser le bénéfice du doute.

- J'ai remarqué que les gens de votre génération ont toujours un problème de confiance en soi, dit-elle en souriant et en plantant ses yeux maquillés dans ceux d'Alceste.
- Ah oui ? demanda Alceste.

Michel avait noté la légère rétractation dans les pupilles de son père, qui signifiait à la fois qu'il se sentait offensé et qu'il se vengeait intérieurement en laissant libre cours à son jugement. Cerise aimait lancer des phrases un peu provocatrices, des généralisations hâtives, des paradoxes, mais ce qu'elle ignorait, c'est que'Alceste ne la laisserait pas s'en tirer à si bon compte. Un peu inquiet de la tournure du dîner, il servit à tout le monde une généreuse rasade de vin rosé, but lui-même la moitié de son verre, et se rencogna dans

son fauteuil comme pour arbitrer ce qui allait, inévitablement, s'ensuivre. Michel ne comptait pas sur son père pour arrondir les angles. Il trouverait très probablement une sottise originale pour étiqueter Cerise; et il l'éviterait autant qu'il le pourrait. Mais il n'était pas un méchant homme. Juste un misanthrope égaré dans un siècle encore moins fait que le 17ème pour un homme tel que lui. Et Michel l'admirait, bien que, décidément, il ne voulût pas lui ressembler. Comme Cerise ne rebondissait pas, Alceste reprit :

- Je vous en prie, Cerise, développez donc... Un manque de confiance en soi ?
- Eh bien oui, dans les situations de la vie quotidienne, adresser la parole à un inconnu, demander un service à quelqu'un d'important, passer le premier dans une file parce qu'on est pressé...
- Les gens de ma génération, donc, ne le font pas volontiers ?
- Oui, voilà, c'est ça. Mes parents sont pareils, c'est toujours moi qui dois demander pour qu'ils soient surclassés dans l'avion, ou pour qu'on ait un meilleur fauteuil au théâtre, ou pour aller dire à la voisine que vraiment, ce n'est pas parce qu'elle a 80 ans qu'elle doit mettre sa télé si fort.
- Et comment vous définiriez la confiance en soi ?
- Ben, c'est ça : ne pas avoir peur des autres, oser demander des choses, exiger, réclamer, tenter le coup.
- Et vous expliquez ça comment ? Le fait que vos parents n'aiment pas demander à la voisine de baisser le son ou passer devant quelqu'un dans la file d'attente ?
- Je ne sais pas, c'est sûrement un truc d'éducation.
- Sûrement oui... Mais quelle est la différence entre eux et vous ?
- Ils respectent tout un tas de règles dépassées... Il ne faut pas se faire remarquer, pas déranger les autres, pas avoir l'air de se sentir supérieur, on n'en sort pas !
- Vous avez prononcé un mot intéressant. Vous avez dit qu'ils respectaient des règles.

- Oui.
- Donc, quand on respecte des règles, on n'a pas confiance en soi ?
- Non, ça n'a rien à voir.
- Non, en effet. Quand je respecte le feu rouge, je ne manque pas de confiance en moi. Mais alors, vos parents sont peut être des gens discrets ?
- Oui, exactement.
- Pour moi, la discrétion est un art de vivre, c'est avoir conscience de sa propre insignifiance, c'est avoir l'élégance de ne pas imposer sa médiocrité à tout le monde par une attitude voyante ou bruyante. Ce sont les bonnes manières anglaises, qui arrondissent les angles, tous les angles, même les déclarations de guerre.
- Vous n'êtes jamais voyant ou bruyant ? demanda Cerise, qui ne se démontait pas.
- Si. Je suis prof, et je tonitruie dans ma classe. Parce que je suis payé pour ça. Parce que c'est nécessaire.

Michel donna un petit coup de pied sous la table à son père, qui soupira et composa un sourire figé, avec une docilité qui surprit son fils. Le serveur apportait les commandes.

- Mais laissons là ce sujet indigeste, dit Alceste. Ces... tartines ont l'air délicieuses.
- C'est la première fois que vous mangez ici ? demanda Cerise.
- Eh bien, oui, en fait.
- Papa fait un effort pour toi, observa Michel. Il déteste grignoter.
- Et où partez-vous en vacances ? demanda Cerise, très professionnelle, à la fois pour changer de sujet, relancer la conversation alourdie, et montrer son impassibilité.
- Je pense que je vais aller à Florence à Pâques.
- Ah ! Florence ! Vous allez vous régaler, dit-elle.

- Pas comme ici, alors, murmura Alceste.

*Suspicion de suffisance confirmée*, songea-t-il.

Michel se crut obligé d'intervenir.

- Papa connaît bien Florence.

Michel engagea la conversation sur une histoire d'américains qui s'étaient trompés de bus.

Les deux jeunes gens se mirent à raconter cette histoire à deux voix – en riant beaucoup;

Alceste souriait poliment mais n'écoutait pas vraiment. Michel avait l'air amoureux, il n'allait pas lui gâcher son plaisir. Elle était très jolie, cette fille, et puis après tout il n'était pas obligé de la voir tous les dimanches.

- Vous brunchez, le dimanche ?

Alceste sortit de sa demi-rêverie.

- Non, je ne brunche pas, non. Je me contente d'un petit déjeuner.
- Michel et moi on a pris l'habitude de bruncher dans un petit bistrot de l'impasse...
- C'est gentil, merci, déclina Alceste. Le dimanche, je ne vois pas de jeunes.
- Pardon ?
- Non, renchérit Michel. Même pas moi.
- Le dimanche, c'est le jour des vieux, reprit Alceste. Je décomprime. Ca me détend de voir des vieux.

Cerise ouvrit de grands yeux écarquillés. Il avait tout de même réussi à la surprendre et à la choquer.

- C'est vrai ?
- Mais oui, puisque je vous le dis. Je vois des jeunes toute la semaine, alors le dimanche, je vois des vieux. Quand vous êtes maître nageur, vous ne passez pas vos dimanches à la piscine, si ?
- Mais c'est raciste !
- "Discriminatoire" est le mot que vous cherchiez.

- Exactement, c'est de la discrimination ! Je n'ai jamais entendu un truc pareil !

Alceste ne put s'empêcher de prendre son fils à témoin.

- Tu vois, exactement ce que je te disais l'autre jour : les jeunes se considèrent comme une communauté, un groupe avec une identité commune, ce qui est d'une sottise absolue ! On ne peut pas faire de discrimination basée sur un critère fluctuant. La jeunesse n'est pas un attribut fixe, mais une qualité passagère. La jeunesse ne peut pas faire partie de votre identité, comment pouvez-vous une seule seconde soutenir le contraire ?
- Ca ne correspond pas du tout à ce que je ressens, dit Cerise. Qu'est-ce que tu en penses, Michel ?
- C'est un peu vrai, le coup de la qualité passagère qui ne peut pas faire partie de ton identité...

Alceste eut un instant de soulagement à entendre son fils parler le langage de la raison.

- Bon, les jeunes, je ne voudrais pas être mal élevé, mais j'ai cours à 8h demain et je vais aller me coucher...

Alceste héla le serveur, d'une voix forte, du premier coup, et régla l'addition. Cerise, malgré son assurance personnelle, ne broncha pas, ni ne remercia. Cela faisait peut être partie de l'identité des jeunes de se faire payer le repas ? Quand il les quitta, sur une note un peu plus chaleureuse, pour ne pas avoir d'ennuis, Alceste les entendit glousser derrière lui. Et quand il se retourna pour leur faire un signe de la main, ils ne le virent pas, trop occupés à s'embrasser.

L'air vif lui fit du bien. Cette petite les accumulait décidément : une sottise juvénile très prononcée, de la suffisance, une légère pointe de snobisme... Ce cocktail particulier pourrait bien s'appeler la "sottise Cerise", à l'avenir.

8H56. Alceste aimait ces rares moments d'enseignement où il avait l'impression d'élargir l'esprit de ses élèves. Il se sentait alors comme un architecte qui fait tomber des murs et ouvre des fenêtres, des perspectives, devant les yeux ébahis de propriétaires qui murmuraient : "Tout cela était là et je ne le voyais pas..." Le silence était tel qu'il n'était pas obligé de forcer la voix, ni de se répéter; il pouvait penser à voix haute, et livrer cette parole vivante, cette pensée en perpétuelle construction, qui étaient seules capables d'éveiller les intelligences.

" Quand on compare entre elles les comparaisons, on s'aperçoit qu'elles ont toutes un point commun : le ciel est comparé à un couvercle; la terre, à un cachot; la pluie, à des barreaux de prison. Les trois fois, ce qui est immense, ouvert, comme le ciel, est comparé à quelque chose de fermé, d'étroit. Et au fur et à mesure de ce rétrécissement de l'espace extérieur, de cet enfermement progressif, on a l'espace intérieur qui s'ouvre, qui s'agrandit démesurément, de manière inquiétante... Le crâne devient un lieu, une grotte peuplée d'araignées, un boulevard où défilent des corbillards, un champ de bataille. Et c'est bien là l'expression même de la folie : en même temps qu'il perd pied avec la réalité, avec le monde extérieur, le poète s'enferme en lui-même, et tombe dans le piège de son propre esprit (il y a des filets tendus au fond de nos cerveaux)... C'est ainsi que..."

La sonnerie retentit et Alceste n'essaya même pas de lutter contre le mouvement général, puissant comme une mer, qui jetait les élèves sur des rivages plus prosaïques. Il avait l'habitude de ces interruptions brutales. Le bruit monta d'un coup – à peine esquissait-il, pour la forme, un " N'oubliez pas de me rendre les fiches bleues avant lundi", puis il prit son temps pour ranger ses affaires. Il n'avait jamais encore remarqué cette poésie des lieux dans le Spleen, et il se sentait satisfait de son cours.

La sottise juvénile consiste essentiellement à croire que l'on comprend tout, que l'on a tout vécu, et elle se traduit en général par une méconnaissance profonde de soi et de ses propres limites. Là où l'intellectuel déjà formé tâtonne, hasarde un jugement dont il perçoit immédiatement la banalité ou au contraire le danger, cherche à construire une idée

dont il soit sûr, l'apprenti penseur, en général, s'engouffre et se précipite. Il dispense des jugements à l'emporte-pièce, excessifs, invérifiés, ne cherche que très rarement à s'enquérir de ce que d'autres ont pensé avant lui, et n'utilise presque jamais les concepts précis que l'histoire de la pensée humaine a enfantés dans la douleur et la lenteur des siècles. Mais à côté de la sottise juvénile, existe aussi une forme particulière d'intelligence juvénile, dont certains rares élèves sont dotés. Ces jeunes gens sont à la lumineuse apogée de leur activité cérébrale, et ont une capacité d'absorption et de digestion de la connaissance propre à émerveiller n'importe quel adulte aux neurones arthritiques... Ils apprennent avec une rapidité angélique, merveilleuse, et leur jeune soif, que rien n'étanche, s'enivre du lait capiteux, du nectar vital de tout ce qui les entoure. La curiosité, qui est chez tout un chacun l'une des qualités premières de l'intelligence, est chez eux comme décuplée; ils découvrent, ils comparent, ils s'étonnent, ils analysent, ils font des liens, avec une force directe, une audace que n'entravent pas encore les vieilles habitudes et les conventions sociales. Si l'art, le talent, l'habileté, la maîtrise appartiennent à l'âge adulte, le génie, lui, appartient à la jeunesse.

Dans la salle des professeurs, où Alceste se risqua dans l'unique but de récupérer son parapluie, se tenait un être étrange, une sorte de fleur carnivore humaine, un piège vivant, qui avait nom Madame Ledru. Cette femme ne semblait jamais avoir cours, et paraissait bien plutôt faire partie des meubles passablement inesthétiques et poussiéreux de cette salle commune, toujours installée à la même place, assez centrale pour happer un maximum de proies, mais assez en retrait pour permettre aux heures d'affluence une position d'observation commode. Alceste devait passer juste à côté d'elle pour accéder à son parapluie, et il ne pourrait éviter de payer son tribut au monstre.

- Ah, Drouet ! Quoi de neuf ?
- Le soleil s'est levé ce matin et se couchera ce soir...
- Ca, ce n'est pas neuf !

- Je suis très content de mon cours avec les 1ère S2, c'est une classe vraiment agréable.
- Ah, ça par exemple ! Un prof content de ses élèves, voilà qui est neuf !
- Pourquoi ? Ils ne sont pas tous à jeter, tout de même.

Mme Ledru prit un air dubitatif.

- Moi je vois les conditions se dégrader d'année en année... Je suis là depuis 85, et je peux te dire que des générations d'élèves, j'en ai vu défiler... On avait encore des élèves qui lisaient, à l'époque, des élèves qui avaient le sens de l'effort, qui avaient un respect des adultes, qui voulaient faire quelque chose de leur vie. Maintenant, on est dans l'immédiateté, la facilité. Ils veulent des bonnes notes sans avoir à apprendre, ils veulent de l'argent sans avoir à travailler, ils veulent des profs sympas sans avoir à être sages... Ca devient de plus en plus difficile.
- Allez, Ghislaine, je n'ai pas le temps de me disputer avec toi sur des généralisations hâtives.
- Généralisations hâtives, généralisations hâtives...
- Oui, parfaitement. Ce serait comme de dire que les profs sont tous feignants et qu'ils prennent tous des arrêts maladie de complaisance. Ou comme de dire qu'ils n'aiment pas leur métier et qu'ils vont travailler à reculons. Ou comme de dire qu'ils n'ont pas eux-mêmes le niveau qu'avaient les profs d'il y a trente ans. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas faux, c'est une généralisation hâtive. Ca dépend des cas, ca dépend des gens. Il n'y a pas un seul type de profs, il n'y a pas un seul type d'élèves. Généralisation hâtive.
- Drouet, tu es traître à ta classe !
- Mais non Ghislaine, tu sais bien que je suis toujours le premier à faire grève.

Ceci dit, je suis un peu pressé, là, il faut que je passe à l'administration, je passais juste récupérer mon parapluie...

La démonstration d'Alceste avait tenu Ghislaine Ledru en respect – et il estima s'en tirer à bon compte en ressortant de la salle des professeurs à peine plus de 5 minutes après y être entré. Le métier de professeur offrait des avantages certains : l'indépendance, d'abord, y était grande. On ne croisait son inspecteur que tous les trois ou quatre ans; et si on avait la chance ( pas si fréquente) de tomber sur un chef d'établissement sain d'esprit, les contacts avec les chefs étaient en général réduits à leur plus simple expression. Ce qui signifiait, en pratique, qu'on faisait ce qu'on voulait sans rendre de compte à personne, et cela convenait parfaitement à Alceste. Non qu'il eût des choses à cacher, mais il n'aurait certainement pas pu supporter, comme dans un bureau, s'il avait été cadre, la hiérarchie permanente des relations. Arborer un sourire de façade, faire des concessions sur commande, changer d'idée pour complaire à quelqu'un, non, merci... Le problème dans l'Education Nationale était l'aspect un peu concentrationnaire. La promiscuité au réfectoire (avec des conversations sur le dernier reportage d'Envoyé Spécial) , les dynamiques de groupe (avec des indignations subites et collectives, par exemple sur une circulaire insignifiante) , les réunions de travail (où les collègues les plus stupides s'échinaient à ralentir le travail par des interventions multiples et incohérentes) , et, surtout, l'impossibilité de trouver un lieu propice à l'exercice de la pensée.

Entre deux cours, Alceste aurait aimé une petite pièce, pour être seul. Et comme cela n'était pas possible, il restait aussi peu que possible au Lycée. Un professeur déploie une énergie singulière pour parler – comme un prêtre en chaire, ou comme un acteur sur scène. Mais on ne lui reconnaît aucun droit à la concentration sur son lieu de travail. Aucune possibilité de se retirer en lui-même, de se reposer, ou même seulement d'arrêter de parler. Un professeur dans son établissement est constamment harcelé de paroles; il n'a pas de loge. Les élèves le poursuivent, les collègues ont envie de bavarder, il faut participer aux réunions, et faire un brin de causerie au personnel non-enseignant; le résultat est qu'au bout de trois ou quatre heures de ce régime sans pause, le professeur

se trouve en général dans un état de nervosité, voire de décomposition, avancé. Alceste était particulièrement sensible à cette obligation de parler – d'un naturel sociable et assez bavard, il ne se résolvait pas, comme bon nombre de ses collègues moins scrupuleux, à jouer le rôle du professeur taciturne qui n'adresse la parole à personne. Mais le rôle qu'il avait choisi, celui du professeur enjoué qui remonte le moral de tout le monde, était beaucoup plus fatigant à tenir.

Dans l'après-midi, alors qu'il se promenait en quête ( ou du moins, c'était là son prétexte) d'une boulangerie qu'on lui avait conseillée, Alceste fut arrêté, devant la station Oberkampf, par une étrange troupe de militants outrageusement vêtus de bleu et de rose, et qui se faisaient un devoir d'interpeller les passants. Alceste les identifia au premier coup d'oeil. Des militants du "printemps français", de la "manif pour tous", de cette violente opposition au mariage homosexuel qui secouait la capitale d'un vent étrange et mauvais, à la fois révolutionnaire et réactionnaire –c'est à dire, songeait Alceste, l'un des pires vents qui soient, au tribunal de l'Histoire.

Il y avait un peu de tout, un trentenaire débonnaire, une jeune fille excessivement excitée, un jeune loup au dents longues, un couple de sexagénaires prétendument modernes qui exhibaient leur santé insolente et leur énergie débordante aux actifs fatigués qui cherchaient le repos après leur journée de travail.

- Monsieur, il faut venir dimanche à la manif pour tous, dit la jeune fille.
- Je ne crois pas, non, fit Alceste d'un air renfrogné, en essayant de forcer le passage.
- Ah vous ne pouvez pas partir comme ça, lui dit le jeune homme en lui mettant amicalement la main sur l'épaule.
- Je vous demande pardon ? dit Alceste.

- Il faut défiler, Monsieur. Dites-moi, vous pensez qu'un petit enfant est heureux d'avoir deux papas quand il sort de l'école ?

Alceste resta un instant muet, paralysé par cette attaque surprise.

- Allons, bien sûr que Monsieur va venir défiler, dit la fausse bonne grand-mère d'un air attendri.
- Et pourquoi je viendrais défiler, s'il vous plaît ? demanda Alceste à la vieille d'un air agressif.
- Mais on voit tout de suite que vous n'êtes pas du genre à vous opposer aux valeurs de la famille, dit-elle d'une voix insinuante.
- Alors là, ma petite vieille, détrompez-vous, dit Alceste. Votre fausse famille bleue et rose me donne la nausée, si vous voulez le savoir, je trouve ça honteux d'alpaguer les gens pour les inciter à manifester contre l'acquisition d'un droit.
- Alors là, Monsieur, vous n'avez rien compris, dit la jeune fille d'un air de passionaria offusquée.
- Moi je crois que j'ai très bien compris au contraire. Le mariage est une institution archaïque, qui a toujours été faite pour marchander les femmes et assurer les patrimoines. Qui se marie aujourd'hui ? Franchement ? Et pourquoi ? Pour faire la fête avec une jolie robe blanche ? En se disant que si ça ne marche pas il sera toujours temps de prendre un avocat ?
- Si vous êtes contre le mariage, monsieur, pourquoi voulez-vous l'étendre aux homosexuels ?
- Mais parce qu'au moins pour eux ça a un sens, ça signifie l'égalité des droits, la fin de la société patriarcale. Vous voyez, si j'étais homo, je crois que je me marierais, rien que pour emmerder les gens comme vous.
- C'est complètement réducteur, dit le trentenaire. Vous voyez bien qu'il n'y a pas “ de gens comme nous”, nous sommes de tous les bords...

- Eh bien pas du mien. Laissez-moi passer et arrêtez de vous prendre pour des héros, là, c'est complètement ridicule.
- Ridicule, monsieur ? demanda la vieille d'un ton théâtral. Pour vous, sauver l'institution de la famille, c'est ridicule ?
- "Familles, je vous hais !" criait Victor Hugo... pourtant pas un grand gauchiste, à ma connaissance. Vous feriez mieux de vous occuper des SDF qui crèvent de froid dans la rue, franchement, si vous avez envie de manifester, vous ne pensez pas que ce serait plus utile ?

La jeune fille ouvrit grand la bouche mais ne sut rien rétorquer. Il y avait des occasions, toujours bonnes à prendre, où la sottise était défaite, elle aussi. Paralysée, pétrifiée. Alceste les regarda droit dans les yeux, les uns après les autres, et passa son chemin. Il se retourna quelques mètres plus loin, pour les voir accoster une jeune femme sympathisante qui leur adressait force sourires complices.

Dimanche serait encore un jour pénible.

Le dimanche qui suivit, justement, Alceste fut réveillé par un bruit de camion de déménagement qui stationnait devant son entrée. Il s'agissait, comme il put le constater après un espionnage discret à son balcon, d'un jeune couple qui emménageait au quatrième. Lui portait un survêtement, mais sa coupe de cheveux impeccable, ses manières affables, dénotaient le jeune homme de bonne famille, peut-être un étudiant en école de commerce ou un jeune entrepreneur, qui ne sortait sa tenue de sport que pour faire du squash ou pour déménager. Elle, également vêtue d'un survêtement de marque flambant neuf, ne suait cependant pas beaucoup, car elle passait l'essentiel de son temps à donner des conseils, à faire semblant de participer aux efforts collectifs en posant ses mains manucurées sur les meubles qu'elle ne soulevait pas, et à distribuer de l'eau à son compagnon. Ils avaient avec eux deux hommes d'une trentaine d'années, maghrébins, à qui elle n'offrait jamais d'eau, et avec qui les échanges se limitaient au strict nécessaire.

Alceste en conclut donc rapidement qu'il s'agissait de déménageurs plus ou moins professionnels - probablement payés au noir - et qu'aucun arabe ne franchirait sans doute plus le pas de la porte de ses nouveaux voisins avant leur prochain déménagement.

Les observations d'Alceste le mirent un peu en retard, et il rata le RER de 9h50 à Saint-Michel, ce qui l'obligea à attendre une demi-heure. Le quartier latin était assez calme, le dimanche matin, si l'on exceptait les touristes matinaux qui, pénétrés de la double conscience de la splendeur de la ville et du peu de temps dans leur vie où ils pourraient en profiter, se pressaient avec une ardeur infatigable à la Sorbonne, à Notre-Dame, à la Conciergerie, à la Sainte-Chapelle. Alceste s'assit sur un banc pour regarder un groupe d'américains. Bien sûr, il était de bon ton à Paris de se moquer des touristes, qui ne connaissaient pas les "vrais endroits", et pourtant... Alceste prenait toujours une leçon d'existence, lorsqu'il voyageait lui-même, et lorsqu'il voyait certains touristes. N'était-on pas un touriste dans ce bref voyage qu'était la vie ? Ne devait-on pas s'emplir les yeux et le coeur du maximum de beauté possible; ne devait-on pas profiter de chaque instant comme à la veille d'un départ ? Combien de parisiens se promenaient le soir dans les rues arborées de la butte Montmartre, sans rien d'autre à faire que de savourer l'air du temps ? Qui donc allait au Louvre le matin et sur les bateaux-Mouche l'après-midi ? Il y avait quelque chose de paradoxal dans la sottise du touriste. Certes, elle existait, elle était même criante. Le côté grégaire, la confiance infantile dans les guides, les idées reçues... Tout cela, Alceste le voyait, mais il voyait aussi autre chose. Quelque chose qu'il ne saurait définir que comme un élan compulsif vers la beauté du monde. Une envie de ne pas passer à côté. De ne pas perdre son temps. Les touristes étaient hors de leurs habitudes quotidiennes, et cet état les rendait à la fois très gauches et très curieux. Ils s'étonnaient de tout, comme des enfants, ils réfléchissaient sur les façons de vivre, de s'habiller, de manger, de se déplacer. Alceste eut un sourire quand il mit le doigt sur ce qui lui plaisait chez les touristes. C'était tout simplement qu'ils étaient en train d'apprendre, et que, quelle que fût leur sottise d'origine, elle était en train de reculer.

Le RER de 10h28 l'emmena loin des merveilles médiévales de la Cité. C'était comme plonger dans une eau froide et saumâtre, comme passer d'un mois de mai fleuri, sans transition, à la grisaille pluvieuse de novembre. Paris était comme un théâtre, avec un ciel de pierre et des soleils factices. Le temps qu'il y faisait n'avait au fond aucune importance. Mais là, dans cette banlieue d'une violente laideur, où l'entassement humain ne recevait ni le secours de la nature, ni celui de l'architecture, le gris du ciel se fondait avec celui du béton, avec celui du bitume, et noyait l'existence dans un chagrin perpétuel. La laideur grise, plate, morne, à perte de vue, n'était égayée que par les pancartes publicitaires et les vitrines des magasins. La population était elle aussi radicalement différente. Moins riche, moins jeune, moins blanche, moins gaie, moins mince, moins pressée. On marchait plus lentement et on parlait plus fort qu'à Paris. C'était un changement d'atmosphère si radical qu'il en était presque surréaliste. Comment, en quelques minutes, en quelques kilomètres, pouvait-on passer du centre de Paris si fringant, à ces faubourgs élimés et délavés ? Quelles politiques, quels hasards malheureux, avaient présidé à ce fonctionnement à deux vitesses ? Comment les Parisiens, dignes héritiers de la Cour de Versailles, pouvaient-ils s'adonner à leurs coûteux divertissements, sans un regard, sans une pensée pour ce peuple épuisé qui les entourait de toutes parts ? Alceste se souvint, dans le RER, d'un passage de *la Recherche du Temps Perdu*, où les riches estivants dînent dans un restaurant chic et entièrement vitré de Balbec, sous les yeux des gens modestes qui les observent comme des "poissons et des mollusques étranges" dans un aquarium géant. <sup>2</sup>

Tous les dimanches, Alceste se fondait dans cette foule, dont il était l'enfant, comme beaucoup de parisiens, fussent-ils oublieux de leurs origines. Le RER le déposa à la gare de Juvisy-Sur-Orge, tristement célèbre pour ses viols et ses rassemblements de

---

2 "Et le soir ils ne dînaient pas à l'hôtel où, les sources électriques faisant sourdre à flots la lumière dans la grande salle à manger, celle-ci devenait comme un immense et merveilleux aquarium devant la paroi de verre duquel la population ouvrière de Balbec, les pêcheurs et aussi les familles de petits bourgeois, invisibles dans l'ombre, s'écrasaient au vitrage pour apercevoir, lentement balancée dans les remous d'or, la vie luxueuse de ces gens, aussi extraordinaire pour les pauvres que celle de poissons et de mollusques étranges (une grande question sociale, de savoir si la paroi de verre protégera toujours le festin des bêtes merveilleuses et si les gens obscurs qui regardent avidement dans la nuit ne viendront pas les cueillir dans leur aquarium et les manger)."

(Extrait de *A l'ombre des Jeunes filles en Fleurs*", Marcel Proust.)

skin heads, et il marcha un quart d'heure pour atteindre l'hôpital. Il arriva un peu essoufflé, se rajusta devant le reflet des portes vitrées, et prit le chemin familier de la chambre 317, où son père, depuis quatre mois, demeurait en moyen séjour. Il était atteint d'une "maladie de mémoire", qui progressait rapidement, et qui rendait difficile son maintien à domicile.

– Comment ça va, Papa ?

Le vieil homme leva les yeux vers son fils, et lui fit un petit signe ambigu, qui pouvait être interprété de multiples manières.

– Alceste, dit-il simplement.

Alceste devina, dans cette brève prise de contact, tout l'égarement d'un homme qui ne savait pas s'il devait dire bonjour ou non, car il était incapable de déterminer si son fils était là depuis un quart d'heure ou s'il venait d'arriver.

– J'arrive à peine, dit-il. Je ne t'ai pas vu depuis une semaine; nous sommes dimanche et je viens te dire bonjour avant d'aller manger à la maison.

– Je sais, je sais, dit son père d'un air incertain.

– Comment vas-tu ?

– Oh, tu sais... Je ne sais pas comment je vais. Je n'ai mal nulle part.

Alceste ne savait pas s'il devait faire comme si de rien n'était, et lui raconter sa vie quotidienne, ou bien essayer de crever la bulle d'incompréhension et de faux-semblants, et tenter de lui parler vraiment.

– Ca ne doit pas être facile tous les jours, dit-il, de ne pas trop se rappeler où on en est...

– Mon cerveau fonctionne bien, remarqua le vieil homme d'un air absent.

– Oui ?

– Oui. Je me faisais la réflexion tout à l'heure à propos de l'infirmière Elodie: "elodie", c'est l'anagramme de "idole".

Alceste se frotta les yeux de ses mains. Ces conversations dominicales lui étaient infiniment douloureuses.

- Presque, Papa. Il y a deux e à Elodie.
- Ah oui, c'est vrai, tiens, je n'y avais pas pensé.
- Mais tu as raison, ton cerveau fonctionne bien.
- Comment va Julie ?

Alceste sursauta intérieurement. Il ne se ferait jamais à ces questions abruptes, qui se permettaient des raccourcis fulgurants dans le temps, dans l'espace, dans la logique. Devait-il lui répéter une énième fois que Julie et lui avaient divorcé ? Était-il nécessaire de communiquer avec lui sur des références réelles ? N'était-il pas finalement plus important de le laisser parler, lui, de ce qu'il avait en tête ?

- Elle va bien, je te remercie. Elle t'embrasse.
- Je ne pensais pas que tu pourrais rester longtemps avec une femme.
- Ah bon ? Pourquoi ça ?
- Tu as toujours été si critique. On ne peut rester avec personne quand on critique tout tout le temps.

Alceste reçut le coup sans ciller.

- Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, se hasarda-t-il.
- Oui, c'est bien vrai. C'est rare de t'entendre dire des proverbes.
- Tu marques encore un point, Papa. Je n'ai jamais beaucoup aimé ça.
- Moi, vois-tu, j'ai toujours bien aimé les proverbes.

Alceste cherchait quoi répondre, lorsque son père regarda par la porte entrouverte d'un air terrifié.

- Elle est là ?
- De qui tu parles ?
- L'infirmière de nuit, je ne sais pas comment elle s'appelle.

- Non, je ne pense pas, il est presque midi.

Le vieil homme avait l'air maintenant d'un petit garçon terrifié, étrangement grimé en vieillard, dans un pyjama démodé.

- Elle est méchante, dit-il. J'ai peur de cette femme.
- Comment, peur ?
- Je n'ose pas l'appeler quand j'ai envie de faire pipi.

Alceste se sentit soudain très mal à l'aise – d'entendre et de voir son père réduit à cet état de faiblesse infantile, préoccupé des menues choses de son corps, effrayé par une figure maternelle.

- Tu ne sais pas comment elle s'appelle ?
- Non. Je ne sais pas comment les gens s'appellent. Je ne me rappelle pas.

Comment savoir si cet accent de terreur correspondait à une quelconque réalité ? Son père vivait dans des époques révolues, qui différaient d'une minute à l'autre, et qui se chevauchaient parfois absurdement.

- Tu sais qui est venu me voir l'autre jour ?
- Non.
- Pépé de Saint-Ouen.
- Ce n'est pas possible, Papa, il...
- Ah, s'énerma le vieil homme, je sais ce que je dis, quand même. Il m'a raconté sa fuite du Portugal, comme si je ne la connaissais pas déjà...

Alceste se mit à répondre par monosyllabes, incapable de soutenir cette conversation sans forme ni contenu. Son père avait basculé dans une temporalité différente, où tout pouvait coexister. Tous les états, de l'enfance à la vieillesse, toutes les personnes mortes et vivantes, tous les lieux rassemblés comme par la magie d'un rêve.

- Allez, Papa, demain il fera jour.
- Oui, c'est ce qu'on dit, fiston. A chaque jour suffit sa peine.

- Chacun sa croix.
- Comme disait ta grand-mère, la vie est une tartine de merde, on en mange une bouchée chaque jour...

Alceste sourit, presque malgré lui.

- Je ne l'ai jamais aimé, celui-là.
- Il ne manque pourtant pas de vérité, dit son père.
- Bon, eh bien je vais continuer ma tartine, alors, et on se revoit dimanche prochain ?
- C'est ça. A dimanche.

Alceste étreignit son père avec plus de chaleur qu'il ne s'en permettait du temps de sa lucidité. Le vieil homme tourna la tête et ce fut soudain comme si Alceste n'était jamais venu. Pas le moindre souvenir de cette conversation ne resta gravé dans la débâcle de sa mémoire.

Alceste arriva un peu en retard dans la maison de ses parents, où l'attendaient déjà sa mère, Marthe, et Firmin. Il n'eut que le temps de s'asseoir à sa sempiternelle place en bout de table, avant de commencer le sempiternel gigot d'agneau. Le début du repas fut particulièrement silencieux.

- Ah là là, ils nous rebattent les oreilles avec ce mariage homosexuel, lança sa mère.
- Maman, dit Alceste en la foudroyant du regard, tu es sûre que le sujet est bien choisi ?
- Oh, je ne sais pas, moi, vous ne parlez pas, vous ne dites rien, alors je fais la conversation.
- Maman a raison, dit Firmin. Ils nous les brisent.
- Qui "ils" ?
- Les homos, de mon temps ils ne la ramenaient pas et c'était tout aussi bien.
- Maman, gémit Alceste.

- Quoi, Alceste ?
- Tu avais vraiment envie d'un pugilat ce midi ?
- Qui a parlé de pugilat ? demanda sa mère.
- Tu crois vraiment que ça va bien se passer, là ?
- Eh oh, Alceste, dit Firmin, redescends un peu, là, il ne s'est rien passé. T'es pas pédé que je sache.
- Et toi, là, au lieu de manger ton gigot en te pouléchant les babines, dit Alceste à Marthe, tu ne peux pas donner ton avis ?
- Oh moi, tu sais, je ne suis pas très politisée, et puis je m'en fous du mariage gay.
- Pas très politisée ça veut dire quoi ? Je ne comprends même pas ce que ça peut vouloir dire.
- Eh ben, mon vieux, t'as l'air de bonne humeur aujourd'hui !
- Oh ça va, je viens déjà de me taper la conversation avec Papa à l'hôpital, ce n'est pas pour entendre débiter des conneries homophobes à la maison.
- Des conneries homophobes ?dit Firmin.
- Oui, Firmin. Des grosses, d'énormes conneries homophobes.
- Je te trouve très agressif, dit la mère d'une voix aiguë.
- Ben voyons, dit Alceste.
- Vous savez, si c'est pour venir vous disputer le dimanche, ce n'est pas la peine de venir, hein. C'est déjà assez difficile comme ça avec votre père.
- Maman, dit Marthe gentiment. C'est fini, là, tu vois...

Alceste était outré.

- Mais je rêve, là ! C'est toi qui provoques la dispute, et après tu joues les victimes !
- Je n'ai pas provoqué la dispute, je pense que c'est plutôt toi qui l'as provoquée.
- Ah, minute, s'il te plaît. Tu oses affirmer que tu as lancé cette conversation sans te douter qu'elle ferait polémique entre Firmin et moi ?

- Je ne sais pas, moi, vous ne disiez rien, ça m'énervait. Je suis seule toute la semaine, avec pour seules conversations les propos décousus de ton père, et le dimanche vous tirez vos têtes d'enterrement, c'est trop !

Elle crispa sa bouche d'une manière qui lui était familière, et les larmes lui vinrent aux yeux. Alceste avait toujours admiré cette arme secrète, cette capacité, digne d'une grande actrice, d'utiliser son canal lacrymal à volonté.

- Putain Alceste, grogna Firmin.
- Oh ca va, hein. C'est dur pour tout le monde, figure-toi, dit-il à sa mère. Tu es en train de perdre ton mari, et nous on est en train de perdre notre père.
- Alceste ! dit Marthe d'un ton de reproche.
- Quoi, Alceste ?
- Tu ne vois pas que tu fais pleurer Maman ?
- Maman, au fait, pourquoi tu pleures ? C'est juste à cause de moi ? Ou c'est principalement parce que Papa est malade et que personne n'y peut rien ?
- T'es chiant, Alceste, gronda Firmin d'un air menaçant.
- Ah ben oui, c'est sûr, j'ai toujours été chiant. Et le dimanche encore plus que les autres jours. Et quand je suis en train de perdre mon père, ça ne s'arrange pas.
- Ne dis pas ça, pleurnicha sa mère.
- Si je le dis, ça fait du bien de le dire, parce que c'est la vérité. Il décline de semaine en semaine, Maman. Il ne nous reconnaîtra pas longtemps. Bientôt on l'aura perdu.

Le silence retomba sur le repas, en même temps que l'agressivité. Personne n'avait plus envie de se battre ni de parler. On mangeait le gigot lentement, avec conscience.

- Excusez-moi, finit par dire Alceste. Je ne peux pas m'empêcher de réagir quand j'entends certains propos. C'est plus fort que moi.
- Oui mais la politique c'est moins important que la famille, dit Marthe.
- Je ne sais pas, Marthe, je n'en suis pas convaincu.

- Alceste a raison, dit la mère qui pleurait toujours silencieusement. C'est moi qui ai lancé la polémique, je savais pertinemment que tes frères ne seraient pas d'accord. C'était juste pour échapper au silence.
- C'est pas grave, Maman, dit Marthe.

Firmin se resservit du gigot.

- Vous êtes tous des moitiés de cinglés, dans cette famille...
- Et toi, non ? demanda Alceste en plaisantant.
- Moi je cherche pas midi à quatorze heures.

Alceste réussit à ne rien répondre, et le repas se termina sans autre incident.

Durant son voyage de retour, Alceste se posa très sincèrement, très radicalement la question qu'avait soulevée Marthe. La famille, était-ce plus important que la politique ? Albert Camus, en son temps, avait dit : "Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère". Pouvait-on construire une morale sur cette phrase ? Et si l'on n'aimait pas sa mère ? Pouvait-on continuer à la préférer à la justice ?

Fallait-il laisser couler les propos homophobes, les propos racistes, les propos stupides, juste parce qu'on était en famille ? Ne devrait-il pas en toute conscience couper les ponts avec Firmin, à qui il n'avait jamais rien eu à dire, et qui représentait en ce moment toutes les opinions qu'il détestait ? Couper les ponts avec son frère, pour des raisons politiques...

Il décida de remettre cette question à plus tard. Le retour intra muros le régénéra, et il fit le trajet de Saint Michel, à pied, par les rues animées et toujours bruissantes de cette ville profonde, et complexe, qui lui procurait toujours de violents plaisirs sans jamais le rassasier. Des échos lointains de la manif pour tous lui arrivaient par bouffées – mais sa connaissance intime de la ville, de ses raccourcis et de ses ruelles, lui permit d'échapper à la cohue et de rentrer chez lui sain et sauf.

## CHAPITRE 2 : 2014

"Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Les lois sont encore très impuissantes contre ces accès de rage: c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant? "

La voix forte d'Alceste, qui aimait à faire retentir Voltaire avec toute la puissance qui lui était due, retomba dans le silence. Il ne reprit pas tout de suite, et laissa les élèves émerger du texte comme on émerge d'un rêve, ou d'un film, et sortir de la fascination dans laquelle, fort heureusement, ils parvenaient encore à être plongés par la plume des grands auteurs.

Une main se leva.

- Soufiane ?

- De quel Dieu parle-t-il ?

- Pour Voltaire il n'y en a qu'un, le grand horloger de l'univers, et les différentes églises se le disputent absurdement.

- Il ne parle pas du dieu des musulmans ?

- Il s'est surtout attaqué au fanatisme qu'il connaissait, qu'il côtoyait, celui de l'Eglise catholique, qui à l'époque se montrait très dure envers les protestants, les juifs et toutes les autres religions. Mais il a également dénoncé le fanatisme musulman. Pour Voltaire, tous les fanatismes se valent, tous se ressemblent. C'est une folie meurtrière, quelle que soit la religion de départ.

- Il y avait des terroristes à l'époque ?

- Pas de terrorisme qui ressemble aux attentats du 11 septembre. Mais des massacres, des carnages, des guerres. Et, comme aujourd'hui, ces gens étaient persuadés de faire le bien, de plaire à Dieu, en massacrant d'autres humains.

- Des catholiques ?

- Mais vous avez vraiment des lacunes en histoire, les enfants. Bien sûr les catholiques. Vous pensez que l'islam a le monopole de l'intégrisme ? il y a des fanatiques partout, dans toutes les religions. D'ailleurs Voltaire le dit quelques lignes plus loin :

"Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède; car l'effet de la philosophie est de rendre l'âme tranquille, et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre."

Et Alceste poursuit, avec une ardeur que les élèves remarquèrent : « La question n'est donc pas de savoir si on est noir ou blanc, mais de savoir si on est raciste ou pas. La question n'est pas de savoir si on est athée, chrétien ou musulman. La question est de savoir si on est fanatique ou pas ».

Quelques minutes plus tard, en salle des professeurs, Madame Ledru pérorait. " Ca devient complètement ingérable avec certaines populations d'élèves... On ne peut plus parler de certains sujets, à cause des tabous religieux. La dernière fois..."

Alceste se retira précipitamment. Il connaissait parfaitement le discours de Mme Ledru, et de quelques autres, qui se répétait inlassablement. La population d'origine maghrébine était devenue la cible favorite de certains professeurs. C'était l'indiscipline, l'intégrisme religieux, le sexisme, et ces trois thèmes tournaient en boucle. Alceste ne cherchait plus à lutter contre les généralisations hâtives. Il n'en était plus là. Maintenant, il sélectionnait les

gens à qui il pouvait raisonnablement parler, et les gens qui avaient franchi la ligne rouge. Ceux qui étaient passés de l'autre côté du miroir, dans la rage dénoncée par Voltaire, tout près du fanatisme qu'ils prétendaient condamner. Il fallait fermer sa porte, et ses oreilles, les ignorer en espérant qu'ils passeraient, comme le mauvais temps.

Alceste rentra chez lui en métro, qui était encore assez praticable à cette heure creuse. Dans la rame, deux fillettes manouches entrèrent en même temps que lui, avec un petit accordéon. La plus grande, qui jouait assez maladroitement de l'instrument pour accompagner son chant, devait avoir neuf ans. Et la plus petite, qui se contentait de taper des mains et d'entonner le refrain, devait en avoir trois. Elle passa faire la quête à la fin de la chanson, juste avant l'arrêt du métro, avec une savante dose d'insistance et de rapidité. Deux vieilles femmes, assises à côté d'Alceste, s'entregardèrent d'abord, puis y allèrent de leur petit commentaire.

- Regardez-moi ça, elles sont tellement habiles qu'elles vous chiperaient le portefeuille en un rien de temps !
- Elles ont ça dans le sang, ce n'est pas possible !
- Ah c'est de mal en pis, on ne sait pas où ça va, tous ces roms ...Il y en a de plus en plus...
- Et ils n'ont plus de limite !

Alceste, qui était toujours très courtois dans les lieux publics, et en particulier avec les vieilles dames, les écoutait depuis un moment sans souffler mot. Mais il sentait, inéluctablement, la moutarde lui monter au nez.

- Vous vous rendez compte que cette enfant avait trois ans et que vous êtes en train de la traiter de voleuse ?
- Je ne vous parlais pas, Monsieur.
- Eh bien moi je vous parle, Madame, parce que vous exprimez assez fort des opinions qui me dérangent.
- Et qu'est-ce qui vous dérange ?

- Ah j'ai l'embarras du choix... Les clichés, le manque d'humanité, le racisme...

Les dames, choquées, tournèrent la tête ostensiblement vers la vitre. Alors Alceste se leva, se plaça à l'endroit même où les enfants avaient chanté, et se mit à réciter :

*Le sage, indigné, les harangue ;*

*Le sot plaint ces fous hasardeux ;*

*Les enfants leur tirent la langue*

*Et les filles se moquent d'eux.*

*C'est qu'odieux et ridicules,*

*Et maléfiques en effet,*

*Ils ont l'air, sur les crépuscules,*

*D'un mauvais rêve que l'on fait ;*

*C'est que, sur leurs aigres guitares*

*Crispant la main des libertés,*

*Ils nasillent des chants bizarres,*

*Nostalgiques et révoltés ;*

*C'est enfin que dans leurs prunelles*

*Rit et pleure - fastidieux -*

*L'amour des choses éternelles,*

*Des vieux morts et des anciens dieux !*

Il fut interrompu par la sonnerie stridente de la station à laquelle il s'arrêtait, qui lui fit penser non sans une certaine ironie à la sonnerie du Lycée, et s'enfuit en grimaçant et en criant à l'attention des vieilles dames outrées :

- C'est du Verlaine !

Il se sentait un peu essoufflé, ragaillardi et excité par cette joute imprévue; et s'étonna presque de l'air indifférent et maussade des voyageurs, qui ne le regardaient même pas, et dont il traversa la foule clairsemée sans croiser un seul regard. Personne ne l'avait applaudi, personne n'avait manifesté la moindre réaction. Ces vieilles lunes avaient dit tout haut ce que nombre d'entre eux pensaient tout bas... ce qui faisait de lui, Alceste, un original.

- Monsieur Drouet !

Il se retourna, et rougit légèrement en reconnaissant un élève qui avançait vers lui.

- Vous faites du théâtre ?

- Mais non, dit Alceste.

- C'était beau, ce que vous avez récité.

- C'était de Verlaine, et ça parlait des Bohémiens, qui étaient déjà conspués en 1880...

- Ah. Et pourquoi vous avez récité ça ?

- Eh bien, parce que les passagers exprimaient des idées très agressives sur ces deux petites filles qui sont passées...

- Et vous avez pris leur défense en récitant un poème de Verlaine.

- Hé bien, dit comme ça, ça semble idiot, mais, oui, c'est bien ce que j'ai fait.

Ils marchaient côté à côté en direction de la sortie, et l'élève tint la porte à Alceste au moment de sortir.



